

Studia Romanica Posnaniensia 44/4 (2017): 159-171
Adam Mickiewicz University Press
Received: 30.09.2017 / Accepted: 20.12.2017

DOI: 10.14746/strop.2017.444.011
ISSN 0137-2475, eISSN 2084-4158

***Souvenirs entomologiques* de Jean-Henri Fabre : des « ailes de l'imagination » aux « sandales des faits observés »**

Souvenirs entomologiques by Jean-Henri Fabre :
from the “wings of imagination”
to the “sandals of observed facts”

Yohann Ringuedé

Université Paris-Est Marne-la-Vallée (Lisaa, EA 4120)
Université de Bâle

Yohann.Ringuede@u-pem.fr

Abstract

Jean-Henri Fabre made numerous discoveries observing meticulously the lifestyle and behaviour of insects which lived around his traditional house in Provence. Those discoveries are still valid, even though the heterodox entomologist became the standard bearer for opponents of transformism, which perpetually progressed and is about to triumph. Fabre is first known to have been an outstanding observer, but also to have gathered together in a colossal collection his entomologist's memoirs, whose literary – and even poetic – value is celebrated as far away as Japan. This article proposes to question the validity of the preconceived idea that *Les Souvenirs entomologiques* adds to the accurate eye of the observer the fertile imagination of the poet. Refusing to just make note of this *a posteriori* superposition, it hypothesizes that there is a reunification of the inflexible empiricism of the biological approach with a creative imagination which reveals to be omnipresent in every phase of Fabre's enterprise: the hypothesis, the validation by observation, and the literary transcription.

Keywords: insects, entomology, popularization, empiricism, imagination, poetry

*Les illusions de l'expérimentateur sont une partie de sa force :
ce sont les idées préconçues qui lui servent de guide.*
(Pasteur, 1880, p. 515)

*Que dit-on [...] d'un savant sans imagination ?
Qu'il a appris tout ce qui, ayant été enseigné, pouvait être appris,
mais qu'il ne trouvera pas les lois non encore devinées.
L'imagination est la reine du vrai, et le possible est une des provinces du vrai.*
(Baudelaire, 2006, p. 16)

Jean-Henri Fabre, né en 1823 dans l'Aveyron, consigne ses observations sur les insectes dans la série des *Souvenirs entomologiques* de 1879 à 1907. L'intérêt de son approche biologique repose en particulier sur son manque d'éducation académique : il est pour une bonne part autodidacte et s'éloigne par conséquent des pratiques scientifiques de son époque. Malgré cela, son œuvre connut un succès assez important, tant d'un point de vue scientifique que littéraire. Sur le versant scientifique, la reconnaissance de ses pairs lui fut apportée par divers prix que lui octroya notamment l'Académie des sciences, mais aussi et surtout par Darwin qui reconnaissait en lui, dès 1859, au détour du quatrième chapitre de *L'Origine des espèces*, un « observateur incomparable » (Darwin, 1859, p. 371)¹. Une correspondance s'engagea ensuite entre les deux hommes.

La reconnaissance littéraire ne fut pas moins importante : poète félibre, Fabre fut lauréat de l'Académie française et ses *Souvenirs entomologiques* lui valurent d'être pressentis, en 1904, pour le prix Nobel de littérature (c'est Frédéric Mistral, le créateur du félibrige, qui le reçut cette année-là pour *Mirèio*). Alix Delage (2005) et Yves Cambefort (1999 et 2002) mettent en avant cette double réception dans leurs études sur la postérité de l'œuvre fabrienne. Maurice Maeterlinck, le poète qui s'est lui-aussi penché sur les hexapodes, évoque à son propos, dans un élogieux article de 1910, « l'un des savants les plus profonds et les plus inventifs en même temps que l'un des plus purs écrivains, et j'allais ajouter, l'un des meilleurs poètes du siècle qui vient de finir » (Maeterlinck, 2015, p. 658). En fin de compte, l'épithète consacrée de « Virgile des insectes » – dont la paternité est discutée² – rend bien compte de ce souci de lier intimement science biologique et poésie, dont Hugues Marchal étudie les complexes rapports dans un article intitulé « Le Conflit des modèles dans la vulgarisation entomologique » (Marchal, 2007).

¹ Ce chapitre de *L'Origine des espèces* est consacré à la sélection naturelle (Darwin, 1859, pp. 361-422) et le passage où est évoqué Fabre, à la sélection sexuelle (Darwin, 1859, pp. 370-373). Darwin fait alors la liste des espèces animales au sein desquelles la sélection sexuelle (le combat des mâles pour s'assurer une descendance en obtenant la préséance ou les faveurs d'une femelle) a été observée. Parmi eux, il affirme que des combats d'hyménoptères de même espèce ont fréquemment été vus par Fabre. La femelle assiste au combat et se donne au vainqueur.

² Les sources diverses citent Edmond Rostand, son fils Jean Rostand, voire Frédéric Mistral.

La pratique de Fabre diverge de celle des biologistes de son époque : il agit plutôt comme un biologiste du siècle des Lumières³, dans la mesure où il allie l'expérience empiriste (l'observation extrêmement minutieuse des insectes) et la restitution détaillée de ses résultats par le biais d'une langue littéraire accessible. Fabre fustige dans de très nombreux passages de ses *Souvenirs entomologiques* le jargon scientifique qui se développe pendant le XIX^e siècle : la science doit pouvoir se constituer et s'ériger simplement. Ce même principe de simplicité doit servir de modèle à ces deux moments de la démarche scientifique : la constitution du savoir et sa transmission.

Ainsi, Fabre réunit ce qui avait été disjoint dans ce siècle de la spécialisation : l'observation et la restitution habile, double talent des scientifiques des Lumières. Il conjoint le biologiste et le vulgarisateur, non parce qu'il enjoint le vulgarisateur à traduire un contenu scientifique en le simplifiant, mais plutôt parce que le scientifique lui-même doit avoir une approche la plus naturelle possible de l'observation de la nature. Pour ce faire, Fabre fait reposer ses études entomologiques sur la seule observation comportementale : il est considéré, comme l'explique Yves Delange (1981, pp. 101-102), après Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et Darwin, comme l'un des précurseurs de l'éthologie⁴, c'est-à-dire d'une approche du vivant qui ne repose plus sur l'observation d'organismes paradoxalement morts. Si sa méthode est héritée des Lumières, ses outils sont résolument modernes.

Le discours critique traditionnel consacré aux *Souvenirs entomologiques* s'entend en général pour dire que Fabre allie à l'expérimentation entomologique « l'imagination du poète » (Bouvier, 1924, p. 5)⁵. Il s'agit, bien sûr, de remettre immédiatement en cause une idée préconçue énoncée par Jean-François Dortier en ces termes :

Faire de l'imagination un outil pour la découverte scientifique, voilà qui sonne curieusement à nos oreilles car toute une tradition de pensée nous a appris que la science relève

³ Je m'appuie sur la monographie d'Alexandre Wenger, qui affirme, à partir de l'exemple de Théophile de Bordeu, que le médecin des Lumières doit mêler l'observation minutieuse à une plume habile (Wenger, 2012, pp. 35-36).

⁴ Le mot *éthologie*, qui signifiait auparavant « la morale, le traité sur les mœurs », se dit dès la fin des années 1840, avec Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, de la science des comportements des espèces animales dans leur milieu naturel ; voir Rey (1993, p. 739). Maeterlinck reconnaît le caractère novateur de la démarche scientifique de Fabre : « J.-H. Fabre est vraiment le révélateur de ce monde nouveau, car si étrange que paraisse l'aveu à une époque où nous croyons connaître tout ce qui nous entoure, la plupart de ces insectes minutieusement décrits dans les nomenclatures, savamment classifiés et barbaquement baptisés, on ne les avait presque jamais observés sur le vif, ni interrogés jusqu'au bout dans toutes les phases de leurs apparitions évasives et brèves » (Maeterlinck, 2015, pp. 668-669).

⁵ Les jeux intertextuels opérés par Fabre, dont les observations reprennent souvent les codes propres à des genres littéraires très définis (roman de cape et d'épée, comédie de mœurs, fable...), sont étudiés par Drouin (2014, pp. 54-70).

de la raison et non de l'imagination. On a coutume, en effet, d'associer la science à l'abstraction, la démonstration, la mesure et l'observation des faits objectifs. L'imagination, elle, relèverait de la rêverie, des passions débridées et de la fuite hors du réel. La science se servirait d'une intelligence rationnelle et analytique, fondée sur la logique, alors que l'imagination serait faite d'intuitions, d'analogies et de pensées vagabondes. L'intelligence rationnelle serait au service de la science, l'imagination au service de l'artiste et du rêveur. Voilà l'opposition qu'il nous faut remettre en cause (Dortier, 2014, p. 54).

Or, Jean-François Dortier esquisse un parcours de la recherche scientifique qui tendrait à suggérer que le recours à l'imagination dans les sciences n'est assumé qu'à partir du XX^e siècle. En réalité, dès le XIX^e siècle, Fabre pense la nécessité de l'imagination dans la science, mais d'une « imagination créatrice », pour reprendre les mots du psychologue Théodule Ribot, qui caractérise en 1900 par cette formule une forme d'imagination tendue à toutes forces vers l'anticipation et le futur. Dans son *Essai sur l'imagination créatrice*, Ribot consacre, en effet, un chapitre à l'imagination scientifique. Il y explicite notamment l'importance de la conjecture dans la production de théories et de découvertes scientifiques⁶. Le mot « imagination », comme le prouve d'ailleurs l'article sous cette entrée dans le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, signifiait déjà à la fois la « croyance fausse que l'esprit crée de toute pièce », mais aussi « la faculté de se représenter des objets par la seule pensée » (Larousse, 1982, p. 578). Imaginer c'est en fait déjà créer un objet dont on ne sait pas encore s'il est réel ou non.

D'une part, les critiques s'accordent pour dire que Fabre fait preuve d'imagination dans l'écriture de ses *Souvenirs entomologiques*, de l'autre, l'histoire des

⁶ Voir en particulier le quatrième chapitre (Ribot, 1900, pp. 198-213). Sommairement, Ribot y décrit comme une nécessité le fait que chaque branche scientifique doit adapter la faculté imaginative aux particularités de ladite discipline. Il en résulte une infinité de formes et de méthode d'imaginations (1900, pp. 199-201). Puis il décrit toute science « de fait » selon une structure qui répond à trois moments : « observer, conjecturer, vérifier » (1900, p. 201). La deuxième étape dépend entièrement de l'imagination tandis que la troisième y est partiellement soumise. Par la suite, Ribot fait le constat d'une évolution des savoirs scientifiques qui, reposant pour une large part sur l'imagination lorsque la science en est à ses balbutiements, vérifiera plus tard le bien fondé des conclusions de la faculté imaginative par l'expérience : l'imagination créatrice doit par conséquent mener à une validation par l'empirisme. Elle est une tension que le chercheur doit résoudre en vérité scientifique (1900, pp. 201-203). L'hypothèse est donc toute entière soumise à l'imagination constructive, ce dont le psychologue atteste en dressant un bref historique de quelques découvertes capitales qui ont été rapportées en mettant sous emphase le rôle de la spéculation (1900, pp. 205-207). Dans la troisième phase de la découverte scientifique, l'expérimentation, l'imagination sert « à trouver des procédés ingénieux de démonstration, des stratagèmes pour tourner ou résoudre les difficultés » (1900, p. 208). Les caractéristiques fondamentales de l'imagination scientifiques sont enfin résumées ainsi : plus ou moins abstraite selon la science concernée, elle repose sur des associations objectives dont les rapports logiques sont établis avec rigueur, toute subjectivité doit donc en être absolument exclue (1900, pp. 209-210).

sciences reconnaît le rôle important que joue l'imagination lors de la formulation des hypothèses premières. Reste donc la deuxième phase de l'étape des *Souvenirs entomologiques*, l'observation ou expérimentation. On verra que Fabre y revendique également le recours à l'imagination. J'aimerais donc, au sein de cette démarche scientifique *a priori* exclusive de l'imagination, questionner la place que celle-ci prend en réalité. En somme, je souhaite chercher à caractériser cette alliance problématique que tous constatent sans la dépeindre, et montrer que Fabre pense la nécessité de l'esprit inventif à tous les stades de son entreprise : l'hypothèse, la validation par expérimentation et la restitution littéraire⁷.

L'HYPOTHÈSE

À plusieurs reprises, Fabre constate ouvertement que la source première de l'hypothèse est l'imagination :

Ainsi mon imagination, d'accord avec les probabilités, me faisait entrevoir sous terre, et dans un rayon peu étendu, des *Buprestis bifasciata* par milliers, tandis que depuis plus de trente ans que j'explore l'entomologie de nos contrées, je n'en ai jamais trouvé un seul dans la campagne (Fabre, 1989a, p. 150).

Le bupreste – sorte de coléoptère – était resté jusqu'à ce jour introuvable et Fabre, lorsqu'il comprend où et comment le chercher, laisse parler sa plume pour signifier l'importance d'une telle découverte : « c'est un bupreste tout entier, ce sont trois, quatre buprestes qui étalent leur or et leurs émeraudes. Je n'en croyais pas mes yeux. Mais ce n'était là qu'un prélude de mes jouissances » (Fabre, 1989a, p. 150). Voilà une découverte vraiment surprenante, qui a nécessité l'intervention d'un esprit inventif.

L'observation seule ne peut pas suffire à l'étude des insectes, notamment parce qu'il s'agit d'une science enfouie. Fabre évoque en effet une « exhumation ». L'imagination, celle qui est le fruit d'une intuition ou de la logique déductive, permet de mettre au jour, de déenfouir des vérités qui sont inaccessibles aux seuls sens : trente ans d'observation infructueuse sont ainsi rattrapés par la spéculation. L'imagination permet non de faire voir ce qui est à la surface de la terre, mais

⁷ Un relevé lexical sommaire le prouve d'ailleurs : le substantif « imagination » – et quelques-uns de ses dérivés lexicaux – est utilisé près de quarante fois dans la première moitié des *Souvenirs entomologiques* (c'est-à-dire les six premières séries, dont je m'occuperai surtout). Une remarque méthodologique s'impose également ici : les trois étapes que j'identifie pour construire mon propos ne sont pas une distinction naturelle, elles se mêlent très souvent dans la mesure où l'hypothèse se formule d'emblée à partir du langage et que l'hypothèse et l'expérimentation, dans la pratique, ne relèvent pas toujours de deux phases bien distinctes. Je me permets de remercier ici Nicolas Wanlin pour ses précieux conseils méthodologiques.

d'« entrevoir », c'est-à-dire d'imaginer ce qui est « sous terre » : l'or et l'émeraude des élytres de l'hyménoptère, analogie à peine voilée de la découverte entomologique.

La première vertu de l'imagination est donc purement scientifique, elle est un guide, un bâton de sourcier, pour peu qu'elle soit cadrée par des outils mathématiques, des « probabilités », dans le cas présent⁸. Ce que le texte pose comme condition *sine qua non* à la validation d'une idée imaginaire, à sa prise en compte comme hypothèse valable et digne d'étude, c'est une sorte de formule d'adéquation du type : « si et seulement si » les chiffres de probabilité égalent l'imagination, alors l'hypothèse que postule cette dernière est digne de crédit. Ainsi, par le biais de cette formule, l'imagination entre de plain-pied dans la méthode scientifique.

Dans la deuxième série, Fabre va jusqu'à mettre son lecteur dans la posture du savant qui se trouve face à un problème et doit en tirer les conclusions nécessaires. L'obstacle est apparemment insoluble : les œufs des eumènes (les guêpes maçonnées), dans tous les nids que Fabre a ramenés chez lui, meurent irrémédiablement. Il faut dire que ces nids sont pourvus d'un gibier de chenilles encore vivantes qui gâtent l'œuf en remuant. Qu'est-ce qui explique que dans la nature, sans qu'aucun entomologiste n'y porte la main, l'œuf de l'eumène est préservé ?

Je fais ici une halte pour permettre au lecteur de se recueillir et d'imaginer lui-même un moyen de sauvegarde qui protège l'œuf et plus tard le vermisseau dans les conditions périlleuses que je viens d'exposer. Cherchez, combinez, méditez, vous qui avez l'esprit inventif (Fabre, 1989a, p. 358).

Ce qui se joue ici, rhétoriquement, c'est une invitation du lecteur dans les coulisses de la science entomologique en train de se faire⁹. De l'aveu même de l'auteur, cette science se fait par l'« imagin[ation] » et l'« esprit inventif ». Dès lors, la démarche scientifique s'apparente à une sorte de jeu de devinette. Des « conditions périlleuses » sont exposées, un œuf et une larve survivent dans un contexte où ils ne le devraient pas. Il y a une inadéquation entre ce que l'on sait – les œufs ne peuvent pas survivre dans ces conditions – et ce que l'on voit : ils survivent de fait, puisque l'espèce s'est perpétuée jusqu'à présent. On a donc à nouveau affaire à une formule mathématique, cette fois-ci une inadéquation, ce que l'entomologiste met littérairement en scène sous la forme d'une énigme : face aux apories de la science empiriste, ce que propose immédiatement Fabre, c'est de se tourner vers les ressources de l'esprit inventif. L'imagination est appelée aux secours de la science positive qui butte sur un problème qu'on ne peut *a priori* pas résoudre.

⁸ Ce que Théodule Ribot nomme des « rapports logiques rigoureux » (1900, p. 209).

⁹ Un peu à la manière des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, où le savant invite la marquise à formuler des hypothèses scientifiques.

Les œufs et la larve survivent, découvre Fabre, parce qu'ils sont suspendus au plafond par un mince filin qui les met à l'abri des remous de ses proies. Dans le chapitre suivant, mais toujours au sujet du même problème, le zoologiste s'étonne que les entomologistes l'ayant précédé n'aient jamais fait cette observation à propos de l'espèce des odynères, proche de celle des eumènes : il imagine que la solution est la même. Son imagination est alors présentée comme un frein possible à la formulation d'une juste théorie : « Suis-je dupe de l'imagination ? Le système de sauvegarde qu'une logique serrée me démontre n'est-il pas rêve de ma part ? » Le même souci demeure : l'imagination doit reposer sur une « logique serrée », faute de quoi elle n'est qu'une divagation. En ce cas précis, l'imagination va triompher contre les apparences trompeuses : « J'ai réussi en effet, j'ai trouvé ce que je cherchais » (Fabre, 1989a, p. 361). Quelques pages plus loin, après vérification, il conclut en effet : « Comme je l'avais prévu, guidé par l'argumentation, l'œuf est suspendu au plafond du logis » (Fabre, 1989a, p. 366).

Par conséquent, pour trouver une solution, il est nécessaire de l'avoir envisagée sur le socle de la logique mathématique à partir de laquelle on déduit des conséquences dans un premier temps spéculatives. Fabre opère donc une distinction importante entre l'imagination sensée, prolongeant des bases scientifiques, et ce qu'il nomme dans le chapitre suivant « une imagination aux abois » (Fabre, 1989a, p. 383).

De fait, à plusieurs reprises, l'imaginaire est l'apanage des théories que fustige Fabre : lui qui questionne très souvent la validité des thèses évolutionnistes refuse que l'on comble des béances épistémiques par des spéculations que l'on ne pourrait qu'imaginer mais pas vérifier par l'expérience ; à propos du problème des scolies¹⁰, ce qu'il nomme « l'école de Darwin » est obligé d'inventer un chaînon manquant, un « précurseur », dit-il, qui devra nécessairement demeurer pour toujours dans l'ordre du spéculatif et ne sera jamais validé :

Le précurseur est le *Deus ex machina* du transformisme. Quand la difficulté devient par trop pressante, vite un précurseur qui comblera les vides, vite un être imaginaire, nébuleux jouet de l'esprit. C'est vouloir illuminer une obscurité avec une autre plus noire ; c'est faire éclairer le jour par un entassement de nuées. Des précurseurs se trouvent plus aisément que des raisons valables (Fabre, 1989a, p. 544).

La théorie scientifique se base sur de l'imaginaire, mais comme une étape nécessaire. Elle ne peut pas conserver en son sein une spéculation non vérifiée. L'imaginaire ne peut conserver ce statut :

¹⁰ La scolie (qui est une guêpe de grande taille) doit piquer chirurgicalement la chenille à un endroit très précis pour que celle-ci soit paralysée mais ne meurent pas, sans quoi sa larve ne pourra pas s'en repaître et en mourra. Le problème, c'est que la scolie ne peut pas avoir appris avec le temps à faire cette opération, car elle n'aurait pas pu perpétuer l'espèce en tâtonnant : dès le début, il a fallu que son instinct lui apprenne à opérer avec une précision absolument déconcertante.

Que les théories se discutent, soit : l'imaginaire est un domaine vague, où chacun est libre d'implanter ses conceptions. Mais les réalités ne se discutent pas. On est mal venu de nier les faits sans autre contrôle que son désir de les trouver faux. Nul, que je sache, n'a ébréché par des observations contraires ce que je raconte depuis si longtemps sur l'instinct anatomique des hyménoptères chassant la proie ; on y oppose des arguments. Misère de nous ! voyez donc d'abord, et puis vous argumenterez ! (Fabre, 1989a, p. 899)

Pour que ces conséquences spéculatives deviennent savoir positif, il faut les passer au crible de l'expérience empiriste (« voyez-donc d'abord », assène Fabre). Il est nécessaire de vérifier par l'outil des sens. Il convient donc de mettre en place des dispositifs expérimentaux, et dans cette deuxième étape scientifique, l'imagination est également le maître mot et la maîtresse attitude, si elle est bien encadrée par une démarche scientifique rigoureuse.

L'EXPÉRIMENTATION

L'expérimentation, d'après l'approche de l'entomologiste de Sérignan, est une mise à l'épreuve d'une hypothèse que l'imagination, en accord avec des formules mathématiques (statistiques, probabilités, équations...), a formulée. Or, l'expérience est elle-même soumise à ce que Fabre appelle « l'esprit inventif ». De fait, ce que relate la quasi-totalité du texte des *Souvenirs entomologiques*, ce sont les aventures d'un esprit inventif qui n'a de cesse d'élaborer des mises en conditions significatives, d'imaginer des dispositifs expérimentaux qui pourront transformer une hypothèse plausible en certitude scientifique.

Lorsque Fabre cherche à déterminer la nature du sens de l'orientation des insectes (et notamment des chalicodomes¹¹), il met en place un dispositif propre à les déstabiliser : il les capture dans un sac opaque, les emmène loin de leur logis, et, sur les conseils de Darwin – qui lui a écrit une lettre pour l'occasion –, fait tourner le sac plusieurs fois au bout de son bras avant de les relâcher. Fabre relate cette expérience en soulignant qu'elle est elle-même le fruit de son imagination :

En vain, suivant la recommandation faite, je transporte d'abord mes insectes en sens inverse du point où je dois les lâcher ; en vain, lorsque je vais revenir sur mes pas, je fais tourner ma fronde avec toute la complication rotatoire que je peux imaginer (Fabre, 1989a, p. 380).

C'est donc la faculté d'imaginer qui permet au naturaliste de tester la validité – et dans le cas présent l'invalidité – de son intuition sur les sens des insectes. Destabilisés dans un premier temps, ces derniers retrouvent ensuite le chemin du retour.

¹¹ Sorte de guêpe qui, comme son nom l'indique, construit son nid à l'aide d'éléments minéraux (principalement du sable).

Le texte des *Souvenirs* met fréquemment en scène les affres d'un esprit imaginaire qui redouble d'inventivité et d'astuce, souvent en vain, d'ailleurs :

Quel que soit le motif qui [...] porte [les antophores¹²] à se tenir ainsi amoncelées, j'ai reconnu qu'aucun des moyens dictés par mon imagination ne réussissait à leur faire abandonner la petite masse spongieuse que forment les dépouilles des œufs faiblement agglutinées entre elles (Fabre, 1989a, p. 470).

Il ajoute plus loin : « j'ai mis en œuvre tout ce que je peux posséder de patience, d'imagination, de clairvoyance ; mais à ma grande honte, à mon regret plus grand encore, le secret m'a échappé » (Fabre, 1989a, p. 473).

L'échec de l'expérimentation est toutefois un progrès en ce qu'il peut permettre d'invalider des théories qui sont de ce fait écartées¹³. La science expérimentale doit nécessairement procéder par tâtonnements innombrables et répétés, par petits procédés imaginatifs successifs et naturellement souvent soumis à l'échec. Le progrès de la connaissance entomologique emprunte donc une démarche lente et mesurée : « Mais aux ailes de l'imagination, si doux qu'en soit l'essor, il convient de préférer les sandales des faits observés, les lentes sandales aux semelles de plomb » (Fabre, 1989a, p. 623).

L'ÉCRITURE

Cette figure d'analogie me permet d'en venir à la dernière partie de l'entreprise de Fabre, la restitution littéraire de la recherche entomologique : cette citation en forme de métaphore (les « ailes de l'imagination » et les « sandales des faits observés ») me pousse à imaginer que la restitution de Fabre se fait par le biais de figures analogiques qui reposent sur les ressorts de l'imagination. Tout d'abord, la langue de l'entomologie, sa taxonomie, repose parfois sur le rapprochement physique entre l'insecte et un animal mythique, comme le « Minotaure Typhée »¹⁴ (Fabre, 1989b, pp. 876-912), ou sur sa ressemblance avec un autre animal, comme pour le « Bubas bison » (Fabre, 1989a, pp. 12-21) et l'« Onthophage taureau » (Fabre, 1989b, pp. 935-952).

L'entomologiste dépasse cependant ce stade taxonomique. Pour exposer les fonctionnalités des insectes qu'il décrit, Fabre a recours à la métaphore ouvrière, en comparant leurs organes fonctionnels avec des outils de l'industrie humaine¹⁵ :

¹² Sorte d'abeille.

¹³ C'est ce que Théodule Ribot nomme les « hypothèses avortées » (1900, p. 208).

¹⁴ Sorte de scarabée.

¹⁵ Donald H. Lamore (1969) a déjà étudié l'usage systématique de la métaphore dans les descriptions de Fabre, dans une thèse de stylistique intitulée *L'Image chez J.-H. Fabre d'après « La vie des araignées », étude stylistique*.

On ne se laisserait pas d'admirer la variété d'outils dont ils sont munis [...]. Cet outillage est comme un musée technologique, où tous les instruments de fouille seraient représentés. Il y a là des pièces qui semblent imitées de celles de l'industrie humaine [...] le Copris lunaire adjoint deux fortes pointes taillées en soc de charrue [...] et entre les deux, une protubérance à arrête vive faisant office de large racloir (Fabre, 1989a, p. 126).

Il évoque peu après des « pointes d'araire », une « fourche à deux branches » ou des « pelles » (Fabre, 1989a, pp. 126-127). La démarche analogique requiert bien une collaboration de la faculté imaginative, mais dans un souci à la fois pédagogique et explicatif. Donner à imaginer de l'inconnu par le biais d'images connues est à la base même de toute entreprise de comparaison ou de métaphore. Toutefois, l'enjeu analogique repose également sur la mise en place d'une sympathie avec l'objet de l'étude entomologique. En effet, l'une des visées des *Souvenirs entomologiques* est purement propédeutique : il s'agit de rendre proches de nous des animaux jusque là délaissés, voire méprisés, dans tous les cas des animaux à la fois extrêmement familiers – pour la plupart, ils sont domestiques – et en même temps fort éloignés par le jeu des variations d'échelle et des proportions. Ainsi, la tâche de l'entomologiste trouve à la fois une justification et une esthétique propre : ces animaux nous ressemblent¹⁶, les étudier permet donc incidemment, et par l'entreprise de formulations analogiques, d'énoncer des vérités sur la nature humaine¹⁷ ainsi que sur la nature même de la vie. Ce que défend Fabre, contre les évolutionnistes, c'est la présence et la prééminence d'une forme inaliénable d'instinct inné, et il semble suggérer que c'est le cas chez tout être vivant.

D'un point de vue purement esthétique, Fabre met en place toute une poétique lapidaire de la description anatomique :

Comme dédommagement à sa besogne ordurière, plus d'un exhale l'odeur forte du musc, et brille sous le ventre du reflet des métaux polis. Le Géotrupe hypocrite a par dessous l'éclat du cuivre et de l'or ; le Géotrupe stercoraire a le ventre d'un violet améthyste. Mais, en général, leur coloration est le noir. C'est aux régions tropicales qu'appartiennent les bousiers splendidement costumés, véritables bijoux vivants. Sous les bouses de chameau, la Haute-Égypte nous présenterait tel Scarabée qui rivalise avec le vert éclatant de l'émeraude ; la Guyane, le Brésil, le Sénégal, nous montreraient tels Copris d'un rouge métallique, aussi riche que celui du cuivre, aussi vif que celui du rubis. Si cet écrin de

¹⁶ Les scarabées bousiers sont comparés aux chercheurs d'or de la Californie (Fabre, 1989a, p. 127) et les liens qui unissent certains insectes entre eux sont décrits en utilisant du vocabulaire emprunté à la sphère des rapports humains : « l'industrielle mère établit les berceaux de sa postérité », peut-on lire par exemple dans la première série, chapitre III, « Le *Cerceris bupresticide* » (Fabre, 1989a, p. 152).

¹⁷ Un retour est en effet fréquemment opéré de l'observation entomologique à l'échelle humaine : les outils des scarabées qui ne ressemblent à rien de ce qu'on connaît pourraient nous servir de modèle pour des outils nouveaux à inventer ; il y a donc des leçons multiples à tirer de l'observation des insectes.

l'ordure nous manque, les bousiers de nos pays ne sont pas moins remarquables par leurs mœurs (Fabre, 1989a, p. 127).

Cette peinture de l'insecte en petit bijou est certes devenue un *topos*¹⁸. Elle n'est pas sans lien avec la formulation contemporaine d'un poète entomologiste comme Ernest Cotty qui qualifiait Dieu de « Divin lapidaire » (Cotty, 1874, p. 1).

Fabre dépasse cependant ce *topos* en le modernisant pour le faire coïncider avec certaines formulations critiques de la poétologie moderne : cette description alchimique de l'insecte qui change le déchet en matières nobles (ce que fait le bousier qui ouvre le tout premier chapitre des *Souvenirs entomologiques*) n'est pas sans rappeler la posture méta-poétique d'un Baudelaire, par exemple¹⁹. Chez Fabre, l'insecte lui-même devient le double de l'écrivain quand il prend en considération la dimension esthétique de son ouvrage. Maeterlinck l'avait compris lorsqu'il évoquait à ce propos « l'art de l'Eumène qui transforme sa forteresse en un véritable musée » (2015, p. 663). En effet, les guêpes maçonnes du cinquième chapitre du tome deux sont décrites par Fabre comme des artistes :

La coupole de l'Eumène est un travail d'artiste, et l'artiste aurait regret de voiler son chef-d'œuvre sous le badigeon. Qu'on me pardonne un soupçon que j'émetts avec toute la réserve imposée par un sujet aussi délicat. Le constructeur de cromlechs ne pourrait-il se complaire dans son œuvre, la considérer avec quelque amour et ressentir satisfaction de ce témoignage de son savoir-faire ? N'y aurait-il pas une esthétique pour l'insecte ? Il me semble du moins entrevoir chez l'Eumène une propension à l'embellissement de son ouvrage. Le nid doit être avant tout un habitacle solide, un coffre-fort inviolable ; mais si l'ornementation intervient sans compromettre la résistance, l'ouvrier y restera-t-il indifférent ? Qui pourrait dire non ? (Fabre, 1989a, p. 353)

Il me semble possible d'avancer l'hypothèse selon laquelle nous avons affaire à une métaphore désignant l'écriture des *Souvenirs entomologiques* eux-mêmes, qui se refusent à grands cris et à de nombreuses reprises à voiler le chef-d'œuvre de la nature sous le badigeon de la langue savante et jargonnante. De même que le nid de l'eumène remplit à la fois une fonction pratique – être un « habitacle solide, un coffre-fort inviolable » – et cède à des considérations esthétiques qui rapprochent la guêpe d'un artiste humain, l'œuvre toute entière des *Souvenirs entomologiques* re-

¹⁸ Voir par exemple « La Luciole » de Charles Nodier, qui, traduisant une idylle du poète croate baroque Ignat Giorgi, entérine l'ancienneté et la pérennité au-delà des frontières de ce rapprochement analogique : « Après de ton éclat, celui de l'or pâlit, celui des perles s'éteint ; à peine peut-on lui comparer ce feu vainqueur des ténèbres qui s'allume, pétille et jaillit, dans la nuit profonde, du sein de l'escarboucle orientale » (Nodier, 1998, pp. 171-172).

¹⁹ Il n'est que de songer à « Une charogne » (*Les Fleurs du mal* [1857] ; Baudelaire, 1975, pp. 31-32), voire aux « Corbeaux » ([1872] ; Rimbaud, 2009, p. 187).

pose sur cette mise en équation d'une portée didactique²⁰ et d'une exigence esthétique certaine. Ce double postulat, qui repose donc sur l'alliance somme toute traditionnelle entre le *docere* et le *placere* – et que reprendra à son compte une partie de la tradition dix-neuviémiste de la vulgarisation scientifique à la Camille Flammarion – est énoncé par Fabre par le biais d'une métaphore qui repose sur une pure spéculation de l'imagination : le fait que l'abeille soit la petite sœur du poète.

* * *

Aux trois plans de l'entreprise scientifique – hypothèse, validation par l'expérience et restitution par le biais de l'écriture –, l'imagination est donc pensée comme un outil indispensable, nécessaire lorsqu'il est utilisé avec mesure et raison dans l'entreprise entomologique. C'est grâce à cette omniprésence de l'imaginaire que Fabre réunit ce qui avait été disjoint au cours du siècle : la science et la poésie.

C'est aussi à lui que l'entomologiste de Sérignan doit d'être encore lu aujourd'hui : le charme qui émane des *Souvenirs entomologiques* repose autant sur l'attitude scientifique de Fabre, tout en humilité et en postulations vacillantes et tour à tour validées ou non par les vérifications astucieuses d'un « esprit inventif », que sur une écriture qui déploie en sourdine un imaginaire analogique et métapoétique.

²⁰ « [J]'écris surtout, pour les jeunes, à qui je désire faire aimer cette histoire naturelle » (Fabre, 1989a, p. 320).

BIBLIOGRAPHIE

- Baudelaire, C. (1975). *Œuvres complètes*. T. 1. Éd. Claude Pichois. Paris : Gallimard.
- Baudelaire, C. (2006). *Salon de 1859*. Paris : Honoré Champion.
- Bouvier, E.-L. (1924). Discours, dans Inauguration du monument élevé à l'occasion du centenaire de la naissance de Jean-Henri Fabre, à Sérignan, Vaucluse, le dimanche 27 juillet 1924 et à Saint-Léons, Aveyron, le dimanche 3 août 1924. In *Publications diverses de l'année 1924* (section 16, pp. 3-6). Paris : Institut de France & Typographie de Firmin-Didot et C^{ie}.
- Cambefort, Y. (1999). *L'Œuvre de Jean-Henri-Fabre*. Paris : Éditions Delagrave.
- Cambefort, Y. (2002). *Jean-Henri Fabre, petite biographie d'un grand naturaliste*. Paris : Éditions Delagrave.
- Cotty, E. (1874). *L'Entomologie. Ode sur les coléoptères*. Bourg : Impr. de Comte-Millet.
- Darwin, Ch. (2009 [1859]). *L'Origine des espèces* Éd. P. Tort, A. Berra & M. Prum. Paris : Honoré Champion.
- Delage, A. (2005). *Henri Fabre, « L'observateur incomparable »*. Rodex : Éditions du Rouergue.
- Delange, Y. (1981). *Fabre, l'homme qui aimait les insectes*. Paris : Jean-Claude Lattès.
- Dortier, J.-F. (2014). L'imagination scientifique, la science et la recherche. In M. Wieviorka (Éd.), *La Science en question(s)* (pp. 53-60). Auxerre : Sciences Humaines Éditions.
- Drouin, J.-M. (2014). *Philosophie de l'insecte*. Paris : Le Seuil.
- Fabre, J.-H. (1989a [1879-1899]). *Souvenirs entomologiques*, T. 1. Éd Y. Delange. Paris : Robert Laffont.
- Fabre, J.-H. (1989b [1900-1907]). *Souvenirs entomologiques*. T. 2. Éd Y. Delange. Paris : Robert Laffont.
- Lamore, D. H. (1969). *L'Image chez J.-H. Fabre d'après « La vie des araignées », étude stylistique*. Aix-en-Provence : La Pensée universitaire, Publication des Annales de la Faculté des Lettres.
- Larousse, P. (1982, [1866-1879]). *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. 2 part. Genève – Paris : Slatkine.
- Maeterlinck, M. (2015 [1910]). J.-H. Fabre. In *Vers et Prose (1905-1914). Anthologie d'une revue de la Belle Époque*. Éd. C.-P. Pérez, A. Jauer, H. Laroche & E. Surace (pp. 658-671). Paris : Classiques Garnier.
- Marchal, H. (2007). Le conflit des modèles dans la vulgarisation entomologique : l'exemple de Michelet, Flammarion et Fabre. *Romantisme*, 138, 4, 61-74.
- Mistral, F. (2008 [1859]). *Mirèio*. Éd. C. Mauron. Monfaucon : Librairie Contemporaine.
- Nodier, Ch. (1998 [1832]). *Œuvres de Charles Nodier. Romans, contes et nouvelles*. Genève : Slatkine Reprints.
- Pasteur, L. (1880). Réponse de M. Pasteur à M. Blanchard. In *Les Comptes rendu hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*. T. 90, janvier-juin (pp. 514-515). Paris : Gauthier-Villars.
- Rey, A. (1993 [1992]) (dir.). *Dictionnaire historique de la langue française*. T. 1. Paris : Dictionnaires Le Robert.
- Ribot, T. (1900). *Essai sur l'imagination créatrice*. Paris : Félix Alcan.
- Rimbaud, A. (2009). *Œuvres complètes*. Éd. A. Guyaux & A. Cervoni. Paris : Gallimard.
- Wenger, A. (2012). *Le Médecin et le philosophe, Théophile de Bordeu selon Diderot*. Paris : Hermann.